



NIMES - Feria de Primavera

25 février. L'internationale de la médiocrité.

Les meilleures intentions accouchent parfois des pires déconvenues. C'était une idée intéressante que de réunir, à l'occasion de ce Congrès International des Villes Taurines, un cartel comprenant un jeune représentant de chaque nation aficionada. Pourquoi le Pérou n'y était-il pas convié ? Il est difficile de croire qu'on n'y aurait pas trouvé un représentant aussi peu représentatif que les autres. Car on a beau se dire qu'il s'agissait de garçons encore assez peu aguerris, on reste consterné au vu de cette indigence générale. Certes, hay grados, comme me disait le marquis d'Albaserrada en parlant de calvitie, mais comment imaginer que la seule vuelta effectuée après huit lidias l'ait été après celle du novillo le plus « compliqué » de la soirée ? Qu'est-ce que nous aurions vu si les bêtes de Hubert Yonnet (la dernière au fer de son épouse Françoise) avaient été de ces carnassiers admirés encore à Arles ou Tarascon l'an passé ? Car rien dans ce lot n'excusait la débâcle quasi générale... excepté sans doute la mobilité que tout le monde souhaite mais qu'en piste on ne sait même plus exploiter : si l'animal ne s'arrête pas après chaque passe, ces jeunes gens sont totalement inhibés et asphyxiés. Bien présentés évidemment (avec une réserve pour le maigre second), bien armés (brochitos les 1, 7 et 8), sans ces « extravagances » qu'on a connues (et aimées), les produits de « La Belugo » péchèrent surtout en bravoure pure : les 2, 5, 6 et 7, sans refuser le cheval, restèrent sur place à faire tinter les étriers et sortirent seuls ; en revanche les autres — avec quelques scories — firent leur devoir, les plus ardents étant les 3 et 8, ce dernier subissant, d'un Bouix en forme, un de ces puyazos qui comptent triple ; le premier fit faire un vol plané au piquero mais plus par surprise qu'au mérite. Pour les si peu maestros, il y avait de quoi couper des oreilles... ou se mordre les doigts, ceux des pieds y compris. Il y a un monde entre les novilleros « mangeurs de toro » d'il y a quelques décennies (style Gregorio Sanchez, Ostos, Curro Giron...) et ces « petits marquis » (le mot est de Victor Mendes) qui roulent en Mercedes et rêvent du... Domecq imbécile, qui revendiquent et laissent passer tant de chances...

L'Equatorien CRUZ ORDOREZ fut dominé par un tostado (rare chez Yonnet), pourtant pas un foudre de guerre, qui le bouscula et le fit reculer sans cesse. A extraire : deux statuaires et deux aidées par le bas pour ouvrir une faena qui tourna vite à sa confusion avant une épée desprendida qui tua vite et l'incita à saluer aux tiers. Il n'aurait pas dû quitter Quito si tôt...

Le Colombien Ramiro CADENA, marginal et effectiste, se fit lui aussi déborder par un novillo un brin revoltoso qui finit par chercher les planches et résista longtemps après un bajonazo dont le seul mérite fut d'avoir évité le poumon.

Le Mexicain Antonio BRICIO recula à chaque passe devant une bête qui « pesait » sans doute mais ne lui tira pas un derrote. Un szaspillage éhonté avant une épée habilement enfilée à la course. S'ils n'ont rien de mieux au pays des Aztèques...

Le Gardois Grégoire TAULÈRE étouffa vite un beau novillo mobile et allègre. Maladroit et dépassé, il recula, se fit bousculer et tua d'un tiers de lame dans le cou. Se croyant autorisé à aller saluer, il se fit rabrouer par un public que le chauvinisme n'aveugle plus.

Le « DIAMANTE NEGRO » du Sambuc ne fut pas plus heureux. On se perd en conjectures sur ce garçon qui alterne les « gestes » et le contraire. Il abandonna après la première bousculade qui le désarma, logea un fer perpendiculaire en avant qui laissa le novillo en pleine forme et se perdit en tentatives de descabello à bout de bras. Le public qui le conspuait n'y comprenait évidemment rien, aussi le salua-t-on assez ironiquement.

L'Espagnol Fernando ROBLERO n'eut aucun mal à se mettre les gradins en poche. Ce n'est pas du torero d'élite mais au moins cherche-t-il à plaire, va au charbon, se bat en vrai novillero. Il aguanta la charge incertaine du moins cornu mais plus compliqué du lot, tira des passes méritoires, lia sans rompre mais tua mal en trois assauts. Il fit toutefois la seule vuelta, très applaudi par un public qui le remerciait d'avoir au moins osé.

Le Vénézuélien Rubén DARIO déconcerte un peu en alternant des passes ajustées et non dépourvues de valeur avec les doutes, les reculades qui ne firent qu'accentuer les incertitudes d'une bête à la corne gauche hostile. Il s'y prit à huit fois pour la coucher enfin et salua au centre. Pour avoir vu plusieurs fois en tienta le Portugais Paulo PINTO, je n'en attendais pas grand chose. Il laissa en effet passer un adversaire quasi parfait, très brave et très noble après être entré en piste tel un boeuf. Il réussit quelques cordobinas à la cape, banderilla à contre-temps, eut quelques détails en derechazo mais ne sut que faire de ce partenaire qui aurait dû y laisser la queue. Entière traserá après pinchazo et le silence dans le brouhaha du départ d'un public excédé.

Si nous avons là, la relève du toreo mondial, on peut se faire du souci !

Grand beau temps sur et sous la bulle et un nombreux public dont la « compréhension » fut mise à rude épreuve.

Le jury de la Cape d'Or, traditionnellement offerte par la Peña Ordoñez de Nîmes, l'attribua à... Hubert Yonnet. En toute logique et justice.

P. D.